N° 152 — 15e Année — CINQ CENTIMES LE NUMÉRO — (11 Prairial, An 111) — Lundi 1er Juin

LA LIBERTÉ DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

REDACTION : ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (entre la place du Trichon) TOURCOING, rue VERTE, 53

Siège administratif : Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.

Nord et départements limitrophes : Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

PRIX DES ANNONCES : ANNONCES . . . 0 fr. 25 — RÉCLAMES . . . 0 fr. 50 — FAITS DIVERS . . . 1 fr. — LOCALES . . . 1 fr.

Les annonces seront reçues aussi bien au bureau du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 40.

Téléphone

CONTE de Pentecôte

Un vieux de la vieille

Voici ce que le colonel Z. nous raconte :

Je me souviendrai toute ma vie avec émotion de ce petit village de Bourgogne où s'écoula une partie de mon enfance.

J'ai encore dans les yeux ce coin de paysage pittoresque, où les grands bois limitaient l'horizon avec une ouverture donnant accès dans une large vallée s'étalant en plaine jusqu'au pied de lointaines collines, sur lesquelles des vignes s'étageaient en lignes noires.

Rien de plus reposant que ce pays ignoré, loin des villes, loin des chemins de fer, vivant dans la paix des champs. Une ceinture de haute futaie isolait les habitants de ce village des autres communes du canton.

Les nouvelles du chef-lieu arrivaient une fois par jour apportées par le facteur rural, le père Jacotot qui ajoutait à son service, le colportage discret du *Progrès de la Côte-d'Or* et du *Petit Journal*.

L'oncle à qui j'avais été confié était un gros vieillard bienaimé et riant fort.

Il avait toutes les bonnes et c'est toujours lui qui plaidait pour moi les circonstances atténuantes, lorsque j'avais fait, par hasard, un accroc à ma culotte en dénichant des nids, ou que l'instituteur, un vieux brave homme, venait lui dire que j'avais donné la volée à une cinquantaine de hannetons apportés dans une boîte, au moment où il en était au point le plus intéressant de son cours.

Mon oncle disait alors :

— C'est un polisson et je le punirai en ne l'emmenant pas avec moi à la pêche à l'épervier, jeudi prochain.

Ma tante, d'un caractère beaucoup moins commode, déduisait de mes fredaines de gamin, des choses énormes.

Elle me disait en roulant des yeux terribles :

— Si tu continues, tu finiras sur l'échafaud, mauvais drôle.

Cela d'ailleurs ne l'empêchait pas de me bourrer fortement mes tartines, et j'avoue que la perspective de l'échafaud à longue échéance, m'impressionnait peu.

Cela tenait sans doute aux histoires que me contait le père Toussaint, ancien grenadier de la vieille garde qui entraînait dans sa ferme un peu de gloire à l'époque où je pénétrais, non sans fierté, dans ma première culotte.

Le père Toussaint avait vu la grande révolution. Il était, alors, apprenti relieur à Paris et toutes les choses de cette période tragique lui étaient restées présentes à l'esprit.

Sa mémoire était surprenante.

Il avait vu guillotiner Louis XVI, et un peu plus tard Cochon. Robespierre, Saint-Just et d'autres célebrités de cette époque mouvementée.

Il avait conservé un souvenir ému de Fabre d'Eglantine.

Le patron-pâtissier du jeune Toussaint, comptait alors le secrétaire du Club des Cordeliers parmi sa clientèle, et l'apprenti qui portait les tartelettes de la maison, avait eu parfois l'occasion de parler au célèbre conventionnel.

Aussi, les jours où les vins généreux des côteaux bourguignons remuaient en lui les lointains souvenirs du passé, le père Toussaint fredonnait volontiers une romance qui est venue jusqu'à nous et dont l'auteur était précisément ce Fabre d'Eglantine, dont le nom lui était resté familier :

Il pleut, il pleut bergère,
Presse tes blancs moutons ;
Allons à la chaumière,
Bergère, vite, allons!
Entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit,
Voici venir l'orage,
Voici l'éclair qui luit.

Cette douce chanson de bergère que le vieux brave chantait d'une voix chevrotante se terminait toujours par un retentissant couplet révolutionnaire, qu'il lançait alors à pleins poumons :

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne...

Mais après ses souvenirs de la révolution, ce que le vieux brave se plaisait surtout à conter, c'étaient ses campagnes.

Il s'était engagé à 17 ans et jusqu'à la chute de Napoléon, il avait battu dans ses armées, sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Ce fut le père Toussaint qui m'apprit en détail l'histoire de ce règne où la France connut avec toutes les douleurs des effroyables hécatombes, tous les succès et toutes les funérailles de la gloire.

Toussaint avait été fait caporal à Hohenlinden, sergent à Iéna, sous-lieutenant à Friedland.

Il avait eu la croix d'honneur après la bataille d'Eylau ; et Waterloo qui marqua l'écroulement de l'Empire, fut l'occasion de la sérieuse blessure reçue par ce vieux de la vieille.

Un homme dont il fut tout jeune, le compagnon d'armes, son voisin de tente à la 46e demi-brigade lui fortifiait le cœur et le cervelle par son exemple.

Cet homme était La Tour d'Auvergne.

Le père Toussaint en parlait avec une émotion profonde et chaque fois qu'il prononçait le nom du premier grenadier de France, il se levait et faisait le salut militaire.

— Vois-tu, mon petit, me disait-il, des lapins comme celui-là, on n'en voit pas souvent sous le soleil de notre belle planète. J'ai connu des braves qui ne savaient pas reculer d'un pouce sous les boulets, mais qui éprouvaient toutefois un peu de trouble au début de chaque affaire.

La Tour d'Auvergne ignorait cette frousse de la première minute. Il était d'une trempe spéciale.

Il ne se contentait pas de se battre crânement, comme les autres, et de faire face intrépidement aux ouragans de plomb ; quand il y avait un coup de chien à donner, en gosse à surprendre, une chose de mauvaise à risquer, il faisait un pas en avant, hors des rangs, et disait de sa voix tranquille à l'officier demandant un volontaire :

— Présent.

Et quand ils étaient nombreux à revendiquer le droit d'aller se faire casser la margoulette, La Tour disait :

— J'ai été capitaine de grenadiers, démissionnaire et volontairement réengagé simple soldat. Je demande à être choisi.

C'était l'honneur de la 46e demi-brigade en même temps que l'honneur de l'armée.

Figure-toi, petit, qu'un jour, il lui prit la fantaisie d'aller passer la nuit dans un moulin où on avait caché des armes et des munitions. C'était sur la lisière des bois, dans les environs de Zurich.

Les Hongrois occupaient les environs et faisaient de fréquentes battues. Les armes cachées avaient été déposées dans ce vieux moulin abandonné, notre général pensait que personne n'aurait eu l'idée d'aller dans cette masure en ruines, qui nepouvait même plus servir de poste d'observation, car la toiture en était crevassée et trop peu rassurante d'aspect pour qu'on puisse tenter d'y risquer une patte.

Vers deux heures du matin, une patrouille ennemie surprise par la pluie, vint l'ordre d'aller chercher un abri dans cette vieille baraque lézardée et à travers laquelle les vents passaient avec de lugubres sifflements.

Ils étaient environ une douzaine de soldats hongrois lorsqu'ils s'approchèrent du moulin.

Ce qu'ils furent reçus !!

La Tour qui les voyait venir avait dressé un certain nombre de fusils chargés et mis par lui en batterie.

Il descend à l'improvis pour commencer.

Les autres détalèrent comme des lièvres, se demandant s'il n'y avait pas tout un poste de soldats français cachés dans le moulin.

La Tour d'Auvergne, après ce bel exploit surait pu s'en aller, car il se doutait bien que les hongrois allaient revenir en force.

Mais cela n'était pas dans son caractère de s'enfuir, même devant dix régiments. Il resta, chargea toutes les armes qui lui tombèrent sous la main et s'apprêta, tout seul dans ce vieux moulin, à soutenir un siège.

Tu sais, mon garçon, dit le père Toussaint, en ouvrant une parenthèse, il faut être fabriqué d'une rude façon pour attendre ainsi, tranquillement, l'âme calme, toute une troupe qui va venir vous attaquer nombreuse et bien armée, quand on a la possibilité de s'en aller les mains dans les poches et sans le moindre risque.

Mais je te l'ai dit, La Tour d'Auvergne avait l'âme du Léonidas. Il ne descendait pas de Turenne pour des prunes, ce hardi grenadier.

Quand les Hongrois revinrent, ils étaient plus de trois cents.

Ils furent reçus par une salve de coups de fusil un peu espacés — et pour cause — mais qui descendirent chacun leur homme avec une précision extraordinaire.

Le commandant troublé par cette réception, voulut attendre le jour avant d'ordonner l'assaut. Il était encore une 40e douzaine d'hommes qui eurent le tort de s'approcher trop près du moulin.

Enfin, à l'aube, l'officier hongrois fit sommation à la garnison du moulin d'avoir à se rendre.

La Tour s'avança à ce moment sur le seuil, un mouchoir blanc à la main et dit :

— Nous consentons à abandonner le moulin, mais nous ne capitulerons qu'avec les honneurs de la guerre.

Nous voulons défiler, l'arme au bras, devant vous, en emportant notre fanion.

— C'est entendu, lui répondit le commandant hongrois qui ne se souciait pas de perdre encore une partie de ses troupes.

Alors, La Tour d'Auvergne rentra, planta sa baionnette au canon de son fusil, qu'il agrémenta d'une cocarde, mit l'arme au bras et, calme, comme à la parade, s'avança devant les soldats hongrois placés sur deux rangs et formant la haie.

— Où est le garnison ? interrogea l'officier.

— La garnison, c'est moi, répondit le grenadier.

L'officier fit un signe.

Dix hommes se précipitèrent dans l'intérieur du moulin qu'ils explorèrent d'un coup d'œil.

Ils virent une vingtaine de fusils couchés horizontalement et maintenus par des chevilles en bois plantées dans les lézardes du mur circulaire de la colonnade.

Ils comprirent aussitôt comment un seul homme avait pu donner l'illusion de la présence d'une troupe, dans ce réduit d'où les coups de fusil partaient rapides et sourciers.

Alors le sergent diligeant les recherches cria du seuil de la porte :

— Le grenadier français a dit la vérité. Il était seul.

— Parbleu, répondit La Tour d'Auvergne. Si nous avions été seulement une demi-douzaine de ma trempe, vous ne pensez peut-être pas que j'aurais capitulé.

Le commandant du détachement hongrois fit alors quelque pas dans la direction de l'héroïque grenadier, passa son épée dans la main gauche en en inclinant la pointe vers le sol et dit à La Tour d'Auvergne :

— Ton nom ?

— La Tour d'Auvergne, grenadier français.

— Grenadier, je te salue et je serais heureux de te serrer la main.

Et comme La Tour d'Auvergne semblait éprouver un certaine hésitation, l'officier ajouta :

— Tu me tueras une autre fois... quand tu me tiendras au bout de ton redoutable fusil.

Alors, le vaillant grenadier n'hésita plus : il serra la main de l'officier en lui disant :

— Vous pensez comme un français.

Puis, l'ennemi se retira, tranquille et grave, il défila devant les trois cents hommes qui lui présentaient les armes, stupéfaits et émerveillés de tant de vaillance unie à tant de simplicité.

***

Quand il me raconta, pour la première fois, cette histoire qui faisait battre mon cœur de gamin d'une émotion admirative, le père Toussaint ajouta :

Il y avait cinquante faits de même genre à narrer sur le compte de La Tour d'Auvergne.

Il fut un chien qui lui a brave la 25 juin 1800, au combat de Neubourg ; toute l'armée porta son deuil pendant trois jours.

Et pendant toute la durée des guerres de l'Empire, il fut le vainqueur, il reprit, il fut vaincu, il vainquit encore, il reprit, il fut encore vaincu, il reprit encore, il fut vaincu, il reprit encore, il fut vaincu, il reprit encore, il fut